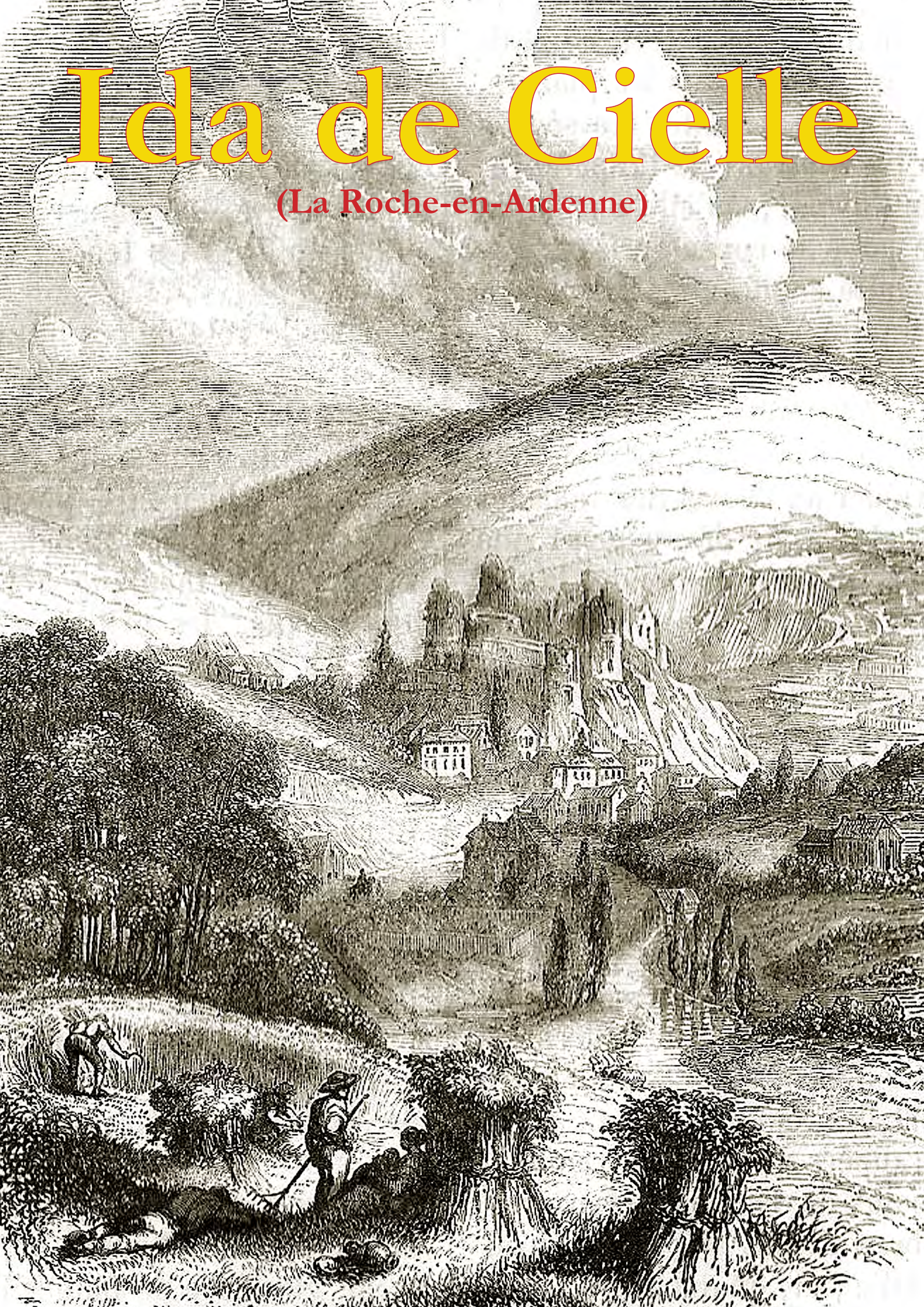


Ida de Cielle

(La Roche-en-Ardenne)





En couverture: Ancienne gravure représentant La Roche-en-Ardenne et son château fort.

Ci-dessus: La Roche-en-Ardenne - Les fortifications du château fort en 1890. –

Maison moussue à Cielle en 1920.

En 4^e de couverture: L'Ourthe vers Cielle en février 1920. – Le moulin du Royen à Cielle en 1944 (IRPA).

Mis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be – Avril 2018

Ida de Cielle

(1579)

I.

*As-tu contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage ?
Rose et doré, plus d'un nuage
Passe au-dessus de son front noir.*

TRADUCTION D'UHLAND.

Aucun paysage de la Belgique n'est comparable, à mon avis, à celui qu'on découvre des hauteurs voisines de Laroche. Quoique le temps fût brumeux et la journée sur le point de finir, nous poussâmes, quand nous le vîmes se dérouler du haut de la montagne de Cielle, un cri d'admiration et de satisfaction ; j'ajoute : de satisfaction, car les tiraillements de l'estomac étaient pour quelque chose dans ce hourra de bonheur. La ville de Laroche nous promettait un repas succulent et un gîte confortable. Nous avions, ce jour-là, fait sept lieues à pied ; et malgré le marché conclu avec le chef de l'expédition, contrat qui l'obligeait à nous fournir le déjeuner, le dîner, le souper et le logement, nous n'étions que médiocrement satisfaits.

On commençait à devenir exigeants. Nous avions cru vivre en sybarites ; et, nous n'avions jusqu'alors, en notre pérégrination, trouvé que maigre pitance. Parfois, la fatigue nous faisait murmurer contre la distance des étapes ; et il fallait que le compagnon, muni de la bourse commune, nous alléchât par l'appât de quelques flacons de Moselle. C'était la récompense du nouvel effort pour gagner le point d'arrêt.

Enfin, nous étions arrivés au terme assigné. La ville de Laroche était pour nous la Jérusalem des croisés et nous la saluions avec bonheur.

Bien que nous fûmes désireux de nous reposer au plus tôt dans une hôtellerie, nous nous arrêtâmes pour contempler le panorama qui s'offrait à nos yeux.

Du haut du village de Cielle, nous voyions une route serpenter sur le flanc d'une montagne, laquelle forme presque un arc et est couronnée d'une épaisse forêt. Au fond, l'Ourthe coulait capricieusement autour d'une colline, figurant assez bien une presqu'île.

Dans le lointain et sur les bords de la rivière, les premières maisons de la ville se dessinaient à nos regards. Enfin, on distinguait sur une montagne les sombres tours, encore debout, de l'antique château des seigneurs de Laroche.

Cette ville n'a pour toute industrie que des fabriques de poterie, et des tanneries, qui sont assez importantes. Elle est coupée par l'Ourthe, mais les deux parties en sont reliées par un gracieux pont suspendu. La chasse y est abondante, de même que la pêche (1). Au premier aspect, les maisons ont peu d'apparence. Toutefois, elles sont à l'intérieur d'une rigoureuse propreté. Les habitants en sont polis, même prévenants envers les étrangers. Enfin, le soir, les voyageurs trouvent un feu de bois pour se réchauffer, un repas bien assaisonné, et presque toujours un Anglais (car on en rencontre partout !) assez complaisant pour donner sujet à des études de caractère.

II.

*Qui se glisse à travers la grille dans le jardin qu'éclaire
un rayon de la lune ? La dame dit avec douceur au
chevalier : « vous êtes le bienvenu ! »*

KARL SIMROCK.

C'était le sixième jour du mois de juin 1579.

A cette époque, la nature est dans toute sa splendeur : elle étale les plus belles fleurs et embaume l'air des plus agréables parfums. Le rossignol module ses dernières chansons, et trouble, seul, la douce tranquillité de la nuit.

Le soleil avait disparu depuis longtemps ; et la lune montrait lentement à l'horizon, projetant ses pâles rayons sur les noires murailles du château de Laroche (2). Le pont-levis était levé, et laissait béant le profond fossé qui défendait l'entrée du castel. Sauf quelques soldats qui se promenaient, l'arquebuse au bras, dans le rayon des remparts, assigné à leur surveillance, on eut cru le manoir inhabité. Disons de suite que la famille du châtelain occupait le donjon.

Tout le personnel ne s'était pas encore livré aux douceurs du sommeil ; car, du côté de l'est et à un endroit caché aux regards des sentinelles, quelque chose de mystérieux se passait. Une tête couverte d'une mante de soie se montrait à une croisée, et interrogeait prudemment les alentours. Alors, on voyait une main de femme déployer une échelle de corde. Enfin, après avoir attendu pendant quelques minutes, pour s'assurer si aucun danger n'était à craindre, une forme svelte et légère descendait jusqu'à terre, gagnait l'éclaircie du bois voisin et disparaissait dans une allée sombre.

Avant de suivre l'inconnue dans sa course nocturne, faisons connaissance avec elle et renseignons-nous sur son origine, sa physionomie et son caractère.

Ida Van der Werth, car c'est ainsi que se nommait notre héroïne, avait tout au plus quinze ans. Elle était née à Anvers, de parents que le commerce avait enrichis, et qui l'idolâtraient. Malheureusement elle avait perdu à l'âge de cinq ans son père. Robert Van der Werth avait été tué dans les guerres de religion qui avaient ensanglanté les Flandres. La fortune des parents d'Ida s'était émietlée sous le poids des amendes inexorables du duc d'Albe, et peut-être aussi sous la mauvaise administration de la veuve. A la fin, les deux femmes, mère et fille, avaient été expulsées de leur demeure, descendant ainsi du plus haut degré de l'échelle sociale pour tomber dans la misère.

Heureusement, une famille noble d'Anvers, d'origine espagnole, s'était intéressée à leur sort. Prenant en considération le malheur qui accablait Marthe (la mère d'Ida), et mue par cette pensée, que l'infortune doit doublement peser sur des personnes habituées à vivre dans le luxe, elle avait cherché à placer la veuve dans un château. Or, le sire de Laroche désirait une gouvernante pour sa fille Berthe. C'est ainsi que Marthe avait été chargée de l'éducation de la jeune fille ; et comme on lui avait permis de conserver Ida près d'elle, elle soignait en même temps l'instruction de son enfant.

Les jeunes filles avaient grandi côte à côte, partageant les mêmes études et les mêmes jeux. Habituées à vivre ensem-

ble, elles avaient conçu l'une pour l'autre l'affection de deux véritables sœurs. Au demeurant, elles sortaient à peine de l'adolescence, et l'esprit de la femme ne s'était pas encore révélé en elles.

Ida était blonde. Ses yeux, d'un bleu de ciel, avaient un ton de suavité et de douce mélancolie. Sa taille était svelte et gracieuse. Enfin, ses mouvements étaient marqués d'une langueur qui ne manquait pas de charme. De prime abord, on l'eut jugée inaccessible aux fortes sensations, mais au fond, elle était très impressionnable. En un mot, sous l'apparence d'une quiétude que rien ne paraissait pouvoir altérer, elle était susceptible de concevoir une grande passion. En supposant qu'une affection se fût emparée de son cœur, il lui eût été bien difficile de l'en extirper.

Berthe accusait dans sa personne l'origine nobiliaire. Issue d'une longue lignée de chevaliers, elle avait quelque chose d'impérieux et de hautain dans les yeux. Sa prunelle noire lançait parfois des éclairs et son regard sondait les secrets de la conscience. Ses cheveux, d'un noir de jais, s'harmonisaient avec le teint mat de la figure. Grande, bien conformée, et d'un port majestueux, elle était destinée à conquérir tous les cœurs.

Et si nous comparons maintenant les deux jeunes filles, nous dirons qu'Ida était le symbole de la douceur, et Berthe, de la force. La première personnifiait la patience, la résignation et l'amour ; l'autre : la vivacité, l'orgueil et la coquetterie.

Peut-être le lecteur se demandera-t-il comment deux caractères si opposés ont pu jusqu'au moment de ce récit vivre dans une sereine intimité ? Mais il n'est pas étonnant de voir les êtres les plus disparates s'entendre parfaitement. Ainsi en a disposé notre mère-nature. Au surplus, comme nous l'avons dit plus haut, rien n'était encore venu troubler la sympathie qui régnait entre les deux sœurs. Mais des événements pouvaient surgir, et notamment celui qui est inscrit dans l'épigraphie du paragraphe suivant.

III.

Deux poules vivaient en paix : Survint un coq !

Depuis trois mois, un incident avait quelque peu refroidi la tendresse réciproque de Berthe et d'Ida. Un jeune écuyer, Raoul de Montaigle, avait été accueilli au château de Laroche. Son père l'avait envoyé pour faire, sous la surveillance du châtelain, ses premières armes et pour gagner les éperons de chevalier.

Comme presque tous les personnages de légendes, il était beau, avait sans exception les qualités dont on les dote ordinairement, et méritait les formules employées d'usage pour peindre un héros. Pour cela, je m'en rapporte à la mémoire du lecteur, et donne d'avance mon approbation au portrait, tant physique que moral, dont il voudra bien l'honorer.

Il avait, comme Berthe, dix-huit ans. *A peine au sortir de l'enfance*, il n'avait pas encore contracté les habitudes d'un homme de l'âge mûr. C'est pourquoi, il préférait partager les courses folâtres et les jeux des deux jeunes filles, plutôt que de manier l'épée et l'arquebuse. Tous les goûts sont dans la nature. Ainsi, par exemple, l'écrivain, qui trace ces lignes, aime mieux se servir de la plume que du fusil de la milice citoyenne.

Or donc, la principale occupation de Raoul consistait à

courir à travers bois en compagnie de ses deux sœurs (c'est ainsi qu'il les nommait !), à leur tresser des couronnes, à les leur placer coquettement sur la tête, et à former des bouquets composés de fleurs des champs, les plus belles à mon avis de la création.

Mais des divisions jalouses s'étaient déjà glissées dans ces amusements si frivoles. Berthe et Ida se lançaient parfois un regard inquisiteur. Elles commençaient à scruter respectivement les bouquets que Raoul leur distribuait. La disposition des fleurs était commentée scrupuleusement et avec une certaine envie. Une pâquerette de plus, ou un bluet de moins, était souvent l'objet d'une aigreur peu dissimulée, presque toujours de la part de Berthe.

De graves événements se préparaient pour l'avenir, quoique provenant d'une cause qui paraîtra futile. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner ? Ne lisons-nous pas dans l'histoire, que deux peuples, les Grecs et les Troyens, se sont fait la guerre pendant dix ans parce que le beau Paris avait donné de préférence une pomme à Vénus ! Il n'y a donc rien de surprenant dans le récit que j'expose.

Au surplus, les rapports des jeunes gens ne s'étaient pas bornés à des préférences enfantines. Le cœur de Raoul s'était laissé éprendre d'une passion pour Ida, passion qu'il n'avait pu maîtriser. Il avait cherché à cacher cette affection naissante : mais, quoiqu'il fit, Ida n'avait pas tardé à s'en apercevoir. Des regards furtifs et prolongés, des prévenances marquées, enfin des serremments de mains significatifs, tout ce langage muet avait dit à la jeune fille qu'elle était aimée, et elle avait partagé cette flamme.

Quoiqu'un peu jalouse, Berthe ne pouvait se persuader que Raoul fût amoureux de sa compagne. Elle attribuait les attentions de l'écuyer à cet entraînement, qui pousse les membres d'une famille à s'occuper particulièrement du plus jeune enfant. C'est toujours sur le dernier-né que convergent toutes les affections. Or, puisqu'Ida était considérée par elle comme une sœur, il était naturel que Raoul témoignât parfois de l'intérêt à l'enfant. Malgré donc de petits accès d'humeur, Berthe était parfaitement rassurée.

Tout en pensant de la sorte, elle se préoccupait du jeune homme. Et cela s'explique : il était bien fait de taille, ses manières étaient distinguées, et il ne manquait point d'esprit. À un autre point de vue, sa naissance, sa position sociale et sa fortune le désignaient comme un parti convenable. A la différence d'Ida, Berthe avait pesé toutes ces qualités dans son âme ; et à force de se complaire dans ces pensées, s'était aussi éprise de l'écuyer.

Amour, tu perdis Troie !

Cet amour qui fit entregorger pendant dix ans deux peuples célèbres, prétendument pour une pomme, va aussi préparer les événements dont se compose mon récit.

Après ces préliminaires, revenons au point de départ de mon histoire : à l'expédition nocturne de mon Ida.

IV.

*Teneri sdegni, e placidi e tranquille
Repulse, care vezzi e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolce stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci.*

IL TASSO.

Ida se glissait légèrement dans l'allée obscure. Son cœur battait violemment, car il lui semblait qu'elle commettait

une mauvaise action. En effet, elle s'était soustraite à l'œil vigilant de sa mère, pour satisfaire à la demande de Raoul. Il avait si bien démontré l'impossibilité d'un entretien sans témoin au château et avait tant insisté pour obtenir un rendez-vous, qu'elle avait fini par accéder à sa prière.

Elle avançait en prêtant l'oreille. Parfois, il lui semblait qu'elle était suivie par un espion ; mais elle reprenait confiance, et attribuait le bruit au souffle du vent ou au craquement des branches mortes qu'elle foulait aux pieds.

Enfin, elle atteignit la clairière qui lui avait été désignée. Elle s'assit sur les fougères, et pour tromper l'attente, se mit à effeuiller, au clair de la lune, quelques marguerites.

Bientôt, Raoul parut. Il était vêtu d'un justaucorps et d'un haut-de-chausses en velours rouge. Sa toque, de même étoffe, était surmontée d'une plume ondoyante. A son côté, pendait un riche poignard, que retenait une chaîne d'acier.

Ida se redressa aussitôt ; et rougissant instinctivement, présenta la main à l'écuyer. Il s'en empara, et après l'avoir pressée sur ses lèvres, lui dit :

— Pardon, Ida, de vous avoir fait attendre !... Mon père est arrivé pendant que vous vous étiez retirée dans vos appartements.

— C'est donc lui qui a sonné du cor pour faire abaisser le pont-levis.

— Oui.

— Quel est le but de son voyage ?

— Je l'ignore. Seulement, il m'a prévenu que demain, il m'entretiendrait d'un sujet important. En ce moment, il confère avec le sire de Laroche.

— Mon Dieu ! s'il allait vous emmener !... Que deviendrais-je ?

— Espérons qu'il n'en sera rien ! Si tel était son dessein, il m'en eut averti sur le champ !

— Je crains qu'un malheur ne nous arrive !

— Chère Ida ! Pourquoi vous évertuer à voir tout en noir ? Laissons les appréhensions aux personnes qui se complaisent dans le chagrin... A nous, la jeunesse... Elle vit d'avenir, et son horizon est toujours couleur de rose !

— Raoul, certain pressentiment m'obsède... Je ne puis le définir ; en tous cas, il n'est pas rassurant !

— Folle ! pourquoi craindre ? Rien ne nous menace. Au contraire, je bénis le sort qui amène mon père ; et ici, commence la confidence que je me proposais de vous faire. J'ai l'intention d'ouvrir mon cœur à mon père, au sire de Laroche et à votre digne mère. Je leur dirai que je vous aime avec passion et que je vous ai choisie comme devant être la compagne de ma vie !

En ce moment, un bruissement de feuilles se fit entendre. Les deux amants interrompirent leur conversation et écoutèrent avec attention. Ida s'était rapprochée instinctivement de Raoul et celui-ci la pressait contre sa poitrine. Le bruit cessa. Raoul reprit :

— C'est probablement une bête fauve, que notre présence aura délogée du gîte.

— Mon Dieu, j'ai peur !

— Peur ? entant, quand je suis là pour vous défendre !...

— Merci, mon Raoul !... Vous disiez donc que vous révéleriez à votre père le secret de notre chaste amour... Mais

n'est-il pas dangereux de précipiter les événements ?... Certes, le consentement de ma pauvre mère vous sera acquis, car elle n'a d'autre objectif que le bonheur de son enfant. En sera-t-il de même de ceux du seigneur de Laroche et du sire de Montaigle ?...

— Quant au châtelain de Laroche, il n'a rien à voir dans nos projets d'avenir... Je ne me dissimule pas que mon père poussera de hauts cris, et rejettera d'emblée ma demande. Mais un père n'est pas inflexible. J'espère que quand il aura apprécié les qualités de votre cœur, il reviendra à d'autres sentiments.

— Raoul ! pourquoi ne pas attendre ?

— Enfant ! encore des hésitations !...

— Et si votre démarche intempestive allait provoquer une séparation !... Celle-ci me serait plus pénible que la mort !... Quand je suis près de vous, je me sens heureuse. Si la tristesse me gagne, aussitôt mes larmes tarissent ; et si je m'abandonne au désespoir, je reprends de suite confiance !...

— Chère Ida ! Le devoir d'un galant homme est d'accomplir ses serments. Or, j'ai promis de vous aimer jusqu'à mon dernier souffle, et cette promesse doit être consacrée solennellement par le ministre des autels.

— Je prévois que nous aurons bien des obstacles à vaincre. Lorsque j'envisage le luxe dans lequel vous vivez et que je lui compare mon humble destinée, je me demande si je ne suis pas trop présomptueuse en aspirant à devenir votre épouse. Je me dis alors : que puis-je offrir à mon Raoul ? Rien qu'une affection sincère, et sans dot. Or, est-il permis à une fille sans fortune d'entraver à jamais la carrière d'un honnête homme, et de le faire descendre de la plus haute position sociale à l'échelon de la misère. Qu'advient-il de vos relations avec les personnes de votre caste, quand vous aurez épousé la fille d'un ancien commerçant ? Supporterez-vous avec courage la défaveur avec laquelle la noblesse envisage une mésalliance ?

— Qu'importent la fortune, effet du hasard, et la noblesse, résultat de la naissance ? Ne dois-je pas priser avant tout les trésors inestimables de votre cœur ? Ce sont ces qualités qui charmeront mon foyer et qui me feront couler des jours filés de soie !... Je vous en conjure, chère Ida, permettez-moi de ne rien cacher à mon père ! »

— Raoul, Raoul ! Réfléchissez !

— J'ai réfléchi mûrement.

— Eh bien, reprit lentement Ida, puisque vous l'exigez, je ne puis m'opposer à votre dessein. Puisse la sainte Providence bénir votre démarche !

— Elle nous protégera. J'en ai l'intime conviction !... A demain donc, chère Ida !

— Adieu, Raoul !

Au moment où les jeunes gens allaient se séparer, le bruit qui s'était fait entendre se reproduisit. Raoul tira son poignard, et s'approcha vivement de la lisière du taillis. Il crut voir une ombre qui fuyait et se mit à la poursuivre.

Ida était effrayée, et poussait des cris pour rappeler Raoul.

Celui-ci revint aussitôt ; et pour rassurer l'entant, lui fit accroire qu'il avait aperçu un daim. Comme Ida craignait de retourner seule, il l'escorta jusqu'à la sortie du bois.

La jeune fille reprit le chemin qu'elle avait parcouru, se dirigea vers l'échelle de corde et monta à sa chambre.

V.

Ce fut seulement quand elle se sentit en sûreté dans son appartement, qu'elle se mit à réfléchir sur les projets de Raoul.

Le sort d'Ida allait donc être irrévocablement fixé. Un oui du sire de Montaigle lui ouvrirait un horizon de félicité sans le moindre nuage. Par contre, un refus la ferait déchoir de ses illusions dans un abîme d'afflictions.

Cette dernière pensée surexcita ses nerfs. S'imaginant déjà qu'elle serait rebutée comme bru, elle se livra à toutes les exagérations de la tristesse. Elle pleura, en reprochant mentalement à ses parents de ne l'avoir mise au monde que pour lui faire traverser *une vallée de larmes*. C'était évidemment anticiper sur les événements.

On a dit que la jeunesse est inconstante. Cet aphorisme est bien vrai, du moins en ce qui concerne les sensations. Rien d'étonnant donc à ce qu'Ida passât sans transition d'un doute désespérant à une joie délirante.

Elle chercha à se persuader que Raoul réussirait inévitablement dans sa tentative et finit par prendre confiance. Alors, pleine d'espoir et séchant ses larmes, elle s'accouda à la croisée pour méditer sur son bonheur. La nuit prêtait à la rêverie. Le rossignol distrayait sa compagne par de charmantes modulations ; la brise embaumée caressait le feuillage des arbres et les oiseaux nocturnes décrivaient dans l'air des courbes capricieuses.

Ida s'inspira de la beauté de la nature. Jusqu'alors, elle n'avait accordé qu'une fugitive attention aux merveilles de la création. Mais maintenant, elle était heureuse et sentait le besoin de le dire à tout ce qui l'entourait.

Le cœur est ainsi fait. Quand on aime, il semble que tous les êtres doivent s'intéresser à l'affection dans laquelle on se complait.

Ida fit de la poésie en prose. Elle adressa les strophes suivantes à la nature :

*Rosignol, que tes couplets sont ravissants !... Chante encore !... J'aime !
Tendre zéphyr, qui me caresses la figure, apportez-moi les parfums du vallon !... J'aime !
Astre de la nuit, qui répandez de si doux rayons sur la terre, ne troublez pas le sommeil de mon Raoul !...
Je l'aime !*

VI.

— Ainsi, tu l'as parfaitement reconnue.

— Oui, Messire, c'était damoiselle Ida. Je suivais le chemin de la vallée, lorsque je vis une forme humaine descendre d'une fenêtre du manoir sur une échelle de corde. Intrigué, je ne perdais point de vue cette personne mystérieuse. Je la suivis jusque près d'une clairière du bois voisin ; et là, un rayon de lune éclaira la figure de la jeune fille.

Ainsi parlaient, le lendemain au matin, le châtelain de Laroche et le garde-forestier Hubert Rigault.

Le garde reprit :

— Peu d'instants après, Messire Raoul de Montaigle survint ; et alors, commença entre les jeunes gens un entretien, que je ne vous rapporterai point en détail, mais dont les doux propos d'amour formaient le canevas.

— Tu penses que ces jeunes gens s'aiment.

— Je n'en doute nullement. Et la preuve, c'est que Messire Raoul se propose de demander à son père le consentement à l'union projetée.

— Il doit s'attendre à un refus ! Le sire de Montaigle est venu expressément solliciter la main de Berthe pour son fils. Il considère une alliance avec ma famille comme un nouveau lustre pour sa maison. J'ai d'abord consulté mon enfant ; et comme l'idée de cette union lui souriait, j'ai donné mon acquiescement à la demande... Mais, continue ta relation, raconte-moi ce que tu as entendu.

— Monseigneur, la conversation a continué sur le même sujet. Vous n'ignorez pas que les amoureux sont loquaces et brodent sur le même thème. Je vous ai rapporté fidèlement ce qui a frappé ma mémoire. Au surplus, j'ai dû décamper. En me penchant pour mieux écouter, j'avais malheureusement brisé une branche de hêtre. L'attention des amants fut attirée et Raoul se porta vivement de mon côté. Craignant d'être reconnu, je suis parti comme une flèche. De sorte que je n'ai pu assister à la rentrée aérienne de Damoiselle Ida.

— Hubert, cette aventure contrarie singulièrement tous mes plans. J'ignore si, après la demande formelle du sire de Montaigle, Raoul refusera la main de ma fille. Ce serait un affront sanglant pour ma famille. En attendant, j'aviserais à certain moyen... Quoi qu'il arrive, tu voudras bien, mon ami, garder le silence sur cette équipée. Il y va de l'honneur du château.

— Messire, vous pouvez compter sur ma discrétion. Je vous suis trop dévoué pour divulguer les secrets de la famille.

— Et tu n'as parlé de cette aventure à personne ?

— Vous êtes le premier, Messire, à qui j'en fais le récit. Je jure sur l'honneur qu'aucun autre n'en saura le moindre mot.

— Merci, mon ami, je n'attendais rien d'autre de ta fidélité. Et comme le service, que tu viens de me rendre, mérite une récompense, j'augmente dès ce jour de cinquante écus tes gages.

Le garde forestier se confondit en remerciements, salua son maître et sortit.

VII.

Le sire de Laroche resta, pendant quelques instants, absorbé dans les réflexions. Il se reprochait de ne pas avoir mieux observé les relations des jeunes gens. En même temps, il grommelait contre dame Marthe. Passe encore pour un chef de famille d'être joué par des amoureux ! Mais n'était-il pas impardonnable que la gouvernante eût toléré pareille liaison, ou du moins ne s'en fût pas aperçue.

— Ah ! disait le chevalier, si la châtelaine eût été en vie, sa perspicacité n'eut pas été en défaut !

Peu s'en fallut que le sire de Laroche congédiât, séance tenante, Marthe et Ida.

Mais c'eût été donner l'éveil à la valetaille. Les servantes et les *varlets* se seraient demandé quelle était la cause d'un renvoi aussi subit. Or, quand la curiosité est mise en arrêt, il est bien rare qu'elle ne parvienne à découvrir un secret.

Mieux valait parler. Au surplus, si d'ordinaire les parents sont toujours les derniers à apprendre les projets matrimoniaux de leurs enfants, pourquoi accuser dame

Marthe ?... Lui-même, n'avait-il pas été finement trompé ? Pourquoi donc exiger de Marthe le don de double vue ?...

Après avoir raisonné de la sorte, le chevalier résolut de mander Ida à l'instant. Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle seule pouvait lever l'obstacle qui contrariait le projet du mariage de Raoul et de Berthe. Il était urgent d'obtenir à tout prix une renonciation à ses prétentions et un silence complet sur les événements antérieurs.

Le châtelain monta à l'étage, entra dans une *sallette* où personne ne pouvait venir l'importuner, et fit appeler Ida.

L'enfant était pâle et tremblait de tous les membres. Elle chercha à lire sur les traits du chevalier ce pourquoi il la mandait... Allait-il lui communiquer une bonne nouvelle ?

La figure du sire était froide et sérieuse. Son front était plissé, comme d'habitude quand le chevalier gourmandait un serviteur.

Toutefois, quand il vit Ida chanceler, il radoucit sa physionomie et chercha à lui donner un cachet de bienveillance. Il fit asseoir l'enfant sur un fauteuil et lui dit :

— Mon enfant, je ne croyais pas nécessaire de vous rapeler mes bienfaits. Il m'est même pénible de vous les remémorer. Mais les circonstances sont graves ; et il faut bien, avant d'entrer en matière, que j'aide un peu votre mémoire... Vous savez que, lorsque votre mère était à bout de ressources, je lui ai tendu une main secourable. Non seulement je l'ai recueillie, mais je suis allé au-devant de son désir le plus ardent. Je vous ai donné également l'hospitalité. Même plus ! Je vous ai traitée à l'égal de ma fille !...

— Messire, dit l'enfant d'une voix émue, vos bienfaits sont gravés dans mon cœur. Croyez bien que je ne suis pas une ingrate. Si la Providence me fournissait l'occasion de vous témoigner par un acte quelconque ma reconnaissance, je la saisirais avec empressement.

Hélas ! le préambule n'annonçait rien de rassurant !...

Le rêve doré de la jeune fille allait-il s'envoler à tire-d'aile ?...

— Bien ! mon enfant, reprit le chevalier en baissant le ton, je vous remercie de ces bonnes paroles... Mais, n'avez-vous pas trompé ma confiance ?

— Je me demande en quoi, Monseigneur !

— Ida, vous avez commis une faute presque inexcusable. Hier soir, vous vous êtes enfuie du château, et, comme une coureuse d'aventures, vous êtes allée à un rendez-vous dans le bois voisin...

L'enfant était devenue rouge de confusion et de honte. On l'avait donc épiée. Ainsi, s'expliquait le bruissement qu'elle avait entendu dans le feuillage. Le chevalier continua :

— Est-ce là le fait d'une fille bien élevée... de l'amie de Berthe ?...

Ida ne répondit point.

— Non seulement, vous avez livré votre réputation à la critique et à la médisance, mais vous avez compromis l'honneur de ma maison. Si ma fille se fût rendue coupable d'un tel oubli des convenances, je lui retirerais mon affection !... Mais vous n'avez que quinze ans, et à cet âge on ne calcule pas toujours la portée de ses actes !

— Monseigneur, je reconnais que ma démarche était im-

prudente. Et puisque vous savez que je me suis rencontrée avec Raoul, je vous révélerai le sujet de notre entretien. Le jeune sire de Montaigle désirait me parler en secret... Il m'aime, Monseigneur, et a juré d'unir sa destinée à la mienne. Il voulait se concerter avec moi au sujet d'une demande, qu'il compte adresser à son père, et qui tend à obtenir un acquiescement à notre projet d'union.

Le sire de Laroche partit d'un éclat de rire sardonique.

L'enfant le regardait tout étonnée. Vraiment, il était inexplicable qu'on pût ainsi se moquer du rêve qui faisait le charme de son existence.

Le châtelain reprit son sérieux et répondit :

— Mais, mon enfant, vous n'avez donc pas réfléchi en vous lançant dans de pareilles aventures. Ce n'était pas assez d'exposer votre réputation en pâture à la malignité publique ; il fallait encore que vous nourrissiez des projets insensés !... Voyons, mon enfant, raisonnons ensemble, comme un père et sa fille... Raoul est un écervelé qui s' imagine qu'on peut vivre, sans se préoccuper de l'avenir. Notez que vous n'avez pas un écu vaillant à lui offrir en dot. Son père, qui tient énormément aux considérations de fortune et de noblesse, ne consentira jamais à un mariage semblable. Voulez-vous, mon enfant, faire le malheur du jeune homme ?... Admettons un instant que contre vent et marée vous ayez contracté mariage, Raoul aura encouru la disgrâce de son père et celui-ci le déshériterait. Quelles seront alors vos ressources ?... Répondez-moi !... La misère assiègera votre demeure, quelque humble qu'elle soit, et tôt ou tard il arrivera un moment où Raoul vous reprochera d'avoir ruiné son avenir !...

Ida essaya de répondre, mais sa gorge se contractait et ses lèvres ne pouvaient articuler aucun son. Faisant un effort, elle dit :

— Messire !... Raoul et moi, nous nous aimons !

— Enfant, l'amour ne dure pas longtemps. Il est, de sa nature, inconstant ; et toujours, il s'éteint quand la gêne vient s'asseoir au foyer domestique !... Il est une autre considération, sur laquelle j'attire particulièrement votre attention. Le sire de Montaigle est venu me demander la main de Berthe pour Raoul !...

— Raoul le sait-il, dit Ida d'une voix presque mourante ?...

— Pas encore, mais son père lui fera tantôt part du projet.

— Et Berthe ?... Aimerais-elle aussi Raoul ?...

— Oui, mon enfant. La demande lui a souri, d'où j'augure que depuis longtemps elle a secrètement donné son cœur au jeune homme !

— Hélas !... Tout conspire contre moi !...

Et l'enfant se mit à fondre en larmes. Le chevalier rapprocha son siège du fauteuil d'Ida, et lui serrant les mains avec effusion, reprit :

— Ida, mon enfant chérie, vous m'avez dit tantôt que si une occasion se présentait de me témoigner votre reconnaissance, vous la saisissez... C'est ici le moment de montrer que vous avez la mémoire du cœur.

— Oh ! je devine, il faudrait oublier Raoul !... Messire, ce que vous demandez est impossible ! Réclamez plutôt le sacrifice de ma vie, j'y consentirai ! Mais effacer Raoul de ma

pensée, c'est exiger plus que ce que je puis promettre !...

— Je n'ai encore énoncé qu'une partie des motifs qui m'engagent à faire appel à vos devoirs de reconnaissance. Laissons pour un instant de côté ce qui concerne personnellement Raoul.

Avez-vous, mon enfant, pensé à votre mère et à votre sœur Berthe ?... Qu'advient-il de la première, si vous persistez dans vos projets ? Naturellement, si Raoul refuse la main de ma fille, mon blason aura subi un affront dont vous serez la cause. La présence de votre mère pourra-t-elle être encore tolérée en ce château ?...

— Oh ! Messire !... Vous vengeriez-vous sur ma pauvre mère ?...

— Certes, le renvoi de votre mère serait un acte inhumain, qui n'entre nullement dans ma pensée. Mais dame Marthe finirait par comprendre que son séjour n'est plus possible en ce castel... Alors, elle se trouverait sans asile et sans pain !... Avez-vous prévu cette conséquence, mon enfant ?...

— Et Raoul, Monseigneur, laisserait-il ma mère dans le dénuement ?...

— Enfant, je vous ai répété à satiété que les ressources vous manqueront à tous deux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !...

— Et Berthe, votre amie d'enfance, la sacrifierez-vous aussi ? Ma fille doit aimer passionnément le jeune écuyer. A la vérité, son affection ne s'est pas traduite, comme la vôtre, en des actes publics et condamnables. Mais elle n'en est pas moins enracinée. Ida, Ida !... Ferez-vous le malheur de ma fille ?...

Le chevalier avait quitté les mains d'Ida et se tenait debout. D'un ton solennel, il ajouta :

— Ida ! je résume les observations que je vous ai présentées. Par votre fol amour, vous jetterez du discrédit sur ma maison ; vous compromettrez l'avenir et le bonheur de Raoul ; vous exposerez votre mère à la misère ; enfin, vous plongerez un poignard dans le cœur de Berthe... Est-ce là, mon enfant, la récompense que vous réserviez à mes bienfaits ?...

— Messire, qu'exigez-vous de moi ?

— Ida ! je demande que vous renonciez à votre inclination !

L'enfant faisait des efforts inouïs pour supporter la torture morale que le chevalier lui infligeait. Malgré elle, ses traits se contractaient et ses mains se crispaient.

— Messire, reprit-elle d'une voix mourante, le bonheur et la vie d'une personne de ma condition ne doivent point peser dans la balance ! Vous me demandez un sacrifice bien pénible... eh bien ! je l'accomplirai ! De la sorte, j'épargnerai à tous ceux qui me sont chers le déshonneur, les revers et les chagrins que mon *fol amour* aurait causés !

Mais, ajouta-t-elle avec un accent amer, l'immolation sera complète ! Puisque je suis un obstacle, il faut qu'il disparaisse de céans !...

— Malheureuse ! que dites-vous ?... Non, mon enfant, je n'entends pas que vous quittiez le château. Quand Berthe sera mariée, vous la remplacerez près de moi. A partir de ce jour, je vous servirai de père.

L'enfant s'était dressée. Pendant quelques instants, elle resta muette.

Le châtelain reprit :

— Et quand plus tard, Ida, un parti convenable se présentera, je vous doterai comme si vous étiez mon enfant.

Ida bondit d'indignation à ces paroles. Le sang avait afflué à ses joues et ses yeux avaient repris leur éclat accoutumé :

— Messire, dit-elle avec fierté, une fille comme moi ne spéculé pas quand il s'agit de payer une dette de reconnaissance... Monseigneur, j'ai fait, pour l'acquitter, l'abandon de mon bonheur. M'offrir quelque chose en retour, ce serait supposer que je veux tirer profit du sacrifice... Pauvre, je suis entrée dans votre castel ; pauvre, j'en sortirai !...

— Ida, mon enfant, calmez-vous ! Je n'ai nullement eu l'intention de vous offenser. Bien loin de vouloir salarier le service que vous nous rendez, je réclamerai encore autre chose de votre dévouement.

— Que faut-il faire, Messire !

— Il s'agit maintenant de mener à bonne fin les projets de mariage de Raoul et de Berthe. Nécessairement, celle-ci, le père de Raoul et votre mère doivent ignorer qu'il a existé quelques pourparlers d'amour entre l'écuyer et vous. Il serait prudent qu'une personne, ayant autorité sur Raoul, le fasse abonder dans mon sens. Quant à moi, je n'aime pas d'intervenir directement près de lui, car il s'imaginerait que je prise très haut l'honneur de l'accepter pour gendre. Il n'y a donc que vous qui puissiez le persuader... Je vous conjure, Ida ! d'accomplir ce devoir !

— Monseigneur, ce que vous me demandez est un suicide moral ?

— Mais, Ida, vous souscriviez vous-même à l'idée d'une alliance entre Raoul et votre ami... Pourquoi n'assurerez-vous pas les moyens de parvenir à cette fin ?

Ida était arrivée au paroxysme de l'abattement et de la résignation. D'un ton lent et saccadé, elle reprit :

— Messire, je boirai le calice jusqu'à la lie. Raoul apprendra de ma bouche qu'il ne doit plus aspirer à ma main... Il saura que j'ai renoncé à lui, sans esprit de retour !... Maintenant, Monseigneur, nous sommes quittes !... Dieu veuille que vous n'ayiez point à vous reprocher d'avoir exigé l'abnégation des sentiments de mon cœur !...

— Ida, ma fille, venez dans mes bras !

— Monseigneur, veuillez vous rappeler que vous n'avez qu'une fille !... Quand un père a deux enfants, il les aime également, et ne sacrifie pas l'un pour avantager l'autre !...

— Ida, vos paroles sont bien amères !... Mais je les excuse !... Me permettez-vous de vous envoyer tantôt Raoul ?...

Ida fit un signe affirmatif.

Ensuite, elle sortit de la sallette, la figure empourprée d'émotion. La surexcitation qu'elle éprouvait lui donna des forces pour traverser le corridor. Elle ouvrit machinalement la porte de sa chambre. Dès qu'elle fut entrée, elle tomba à genoux. Ce fut seulement alors qu'elle put donner un libre cours aux sanglots qui la suffoquaient.

VIII.

C'en était donc fait ! Adieu tous les rêves chimériques d'Ida ! Il fallait rompre à jamais avec cet avenir qu'elle se représentait sous les plus brillantes couleurs !

Dans sa détresse, elle invoquait la mort. Elle disait :

— Puissé-je, lors du mariage de Raoul, dormir dans la tombe ! Peut-être alors Dieu consolera-t-il mon âme, et me fera-t-il oublier dans le ciel les maux que j'ai endurés sur la terre !

Tout à coup des pas se firent entendre dans le corridor. C'était Raoul ! Ida se ressouvint que le chevalier l'avait prévenue de l'envoi du jeune écuyer.

Ah ! le moment le plus pénible était arrivé. Ida avait promis de mentir à sa conscience, de dire au jeune homme qu'elle avait cessé de l'aimer, enfin de lui conseiller d'épouser une rivale.

Elle parvint à se relever, essuya ses larmes, comprima les mouvements convulsifs de sa poitrine, et attendit.

Raoul frappait à la porte. Il entra, la figure souriante ; mais s'arrêta, en voyant la pâleur et l'altération des traits de la jeune fille,

— Ida, chère Ida ! dit-il, vous souffrez ! Etes-vous malade ? Rassurez-moi, je vous en prie !

En même temps, il cherchait une des mains de l'enfant pour y déposer un baiser. La main se déroba à ses lèvres.

— Messire, répondit-elle, la course nocturne d'hier m'a un peu fatiguée. Peut-être aussi, le froid m'a-t-il saisi !...

Premier mensonge ! Il fallait bien du courage à Ida pour dénaturer ainsi la vérité. Ah ! le rendez-vous faisait époque dans sa vie, car il lui avait permis de s'entretenir librement avec le bien-aimé. C'était bien à tort qu'elle l'accusait d'être la cause d'une prétendue indisposition.

— Ida, pourquoi ce ton froid et si peu sympathique ? Toujours, vous m'avez appelé par mon prénom !

— Raoul, j'ai désiré vous parler d'un sujet qui peut-être vous causera quelque peine. Mais mon devoir m'y oblige.

— Ida, Ida ! Il se passe quelque chose d'extraordinaire. Vous m'accueillez avec une réserve qui ne vous est pas habituelle ! Vous me glacez le sang ! Mais parlez donc !... Ne voyez-vous pas que je brûle de sortir de l'incertitude ?...

Hélas ! Si l'enfant eût pu agir selon son cœur, elle eut souri au fiancé et l'eût rassuré ! Mais elle avait promis de s'immoler complètement, et elle devait accomplir le sacrifice.

— Raoul, je serai franche ! Des hésitations me sont survenues ; je me suis dit qu'il était prétentieux de ma part d'enchaîner un descendant de haut lignage au sort d'une jeune fille sans naissance !...

— Ida, je vous ai dit hier que je prisais avant tout vos qualités, notamment votre caractère doux et aimant !

L'enfant sentit une larme humecter sa paupière. Peu s'en fallut qu'elle se trahît.

— Je ne me suis pas seulement arrêtée à cette réflexion, reprit-elle d'une voix tremblante. J'ai pensé... qu'il était de mon devoir... de rompre avec vous.

Ces paroles étaient sorties bien difficilement des lèvres de l'enfant. Raoul fut atterré. Il ne s'attendait guère à une telle confidence.

— Me sera-t-il permis, Ida, de vous demander pourquoi un revirement aussi subit est survenu dans votre cœur. Vous aurais-je offensée ?... M'aurait-on calomnié près de vous ?...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Raoul. Si quelque diffamation se fût produite à mon oreille, la bonne opinion, que j'ai conçue de vous, en eût fait immédiatement justice. Mais... je le répète... j'ai renoncé à votre amour !... C'est une décision irrévocable !... De votre côté, vous ne devez plus penser à moi !...

— Ida, votre manière d'agir contraste singulièrement avec l'amitié, pour ne pas dire l'affection, que vous me témoigniez. Il existe un mystère que je ne puis deviner ! Expliquez-moi, je vous en supplie, les motifs pour lesquels vous rebutez l'amour d'un honnête homme !...

Chaque parole de l'écuyer traversait, comme un fer rouge, le cœur de l'enfant. Mais elle avait juré de boire le calice jusqu'à la lie.

— Raoul, je vous considère dès à présent comme dégagé de votre promesse !... Je vous rends votre parole !... Vous pouvez, à dater de ce moment... adresser vos hommages à une personne... plus digne que moi !

— Mais, pour l'amour de Dieu, Ida, expliquez-moi la cause d'une si étrange résolution !... Vous me congédiez, comme on renverrait un domestique !

— Je ne puis vous dire les raisons qui ont provoqué ma détermination. En tout cas... elle est sans appel !... Désormais, quand nous nous rencontrerons, nous ne serons plus que des étrangers l'un pour l'autre !

— Ida, je crois rêver !... Non, il est impossible que vous ayez, en l'absence d'une pression quelconque, changé de sentiment à mon égard !

Il était temps de terminer cet entretien. L'enfant allait oublier son rôle. Son cœur battait violemment et protestait contre ses propres paroles.

— Ida, je devine ! Je dois présumer qu'un rival m'a supplanté !... Oh ! s'il en était réellement ainsi, votre conduite serait indigne !

Raoul avait proféré ce blâme avec un accent de profonde indignation. Voyant qu'Ida baissait la tête sans répondre, il reprit lentement :

— Vous me retirez votre affection !... Eh bien ! Soit !... J'ai même eu tort de vous retenir si longtemps !... J'aurais dû comprendre que ma présence vous était odieuse !... Adieu Ida !...

Il la regarda longtemps, croyant qu'un cri ou un geste le rappellerait. Mais Ida resta silencieuse et insensible.

Alors, il sortit.

A peine venait-il de refermer la porte, qu'Ida se réveilla de son état de prostration. La force surhumaine de caractère dont elle avait fait preuve l'abandonna, et elle tomba évanouie.

IX.

Raoul arpentait comme un homme ivre son appartement. L'étrangeté de la conduite d'Ida l'avait complètement bouleversé, C'était précisément au moment où il allait demander au Sire de Montaigne de souscrire à l'union projetée, qu'Ida le sacrifiait. Bien plus, elle lui célébrait la cause d'un revirement aussi soudain.

La dignité de l'écuyer se sentit froissée. Bien certainement, un autre poursuivant lui avait ravi le cœur d'Ida. Et elle avait accepté les hommages du nouveau venu, sans penser à la blessure qu'elle occasionnerait à Raoul.

Cette réflexion fit naître un sentiment de dépit dans l'âme de l'écuyer. Ah ! si une occasion de se venger de l'inconstante se présentait, comme il la saisirait ! Or, cette occasion allait se produire, puisque le sire de Montaigne était arrivé pour négocier un tout autre mariage.

Ainsi donc, les difficultés qui auraient pu entraver les projets du père de Raoul s'aplanissaient. Ida avait rompu avec l'écuyer, et celui-ci ne demandait rien de mieux que d'exciter la jalousie de l'enfant.

Que de mariages ont été contractés dans des circonstances analogues ! Ont-ils été moins heureux ? C'est une question à laquelle mes charmantes lectrices voudront bien répondre.

Nous ne raconterons pas en détail la conversation du sire de Montaigne avec son fils. Le lecteur en devine le canevas. Au besoin, nous aiderons son intuition par quelques idées générales. Le père fit valoir les considérations de nom, de fortune, etc., de l'unique héritière du domaine de Laroche. Quoiqu'il eût perdu depuis longtemps l'habitude d'exalter la beauté, les grâces et les qualités d'une jeune fille, le vieux seigneur retrouva un peu de son ancien enthousiasme pour faire de Berthe un portrait séduisant.

Raoul accepta au vol, même avec un empressement fiévreux, la proposition du châtelain. Il se montra si obéissant et si respectueux, que le sire de Montaigne ne put s'empêcher de le serrer avec effusion contre sa poitrine... Autre eut été, une heure auparavant, la déférence de Raoul pour son père.

Le sire de Montaigne descendit avec lui dans la grande salle du rez-de-chaussée. Berthe était seule et filait à l'aide d'une quenouille d'ivoire.

En apercevant l'écuyer, elle rougit de bonheur et quitta son travail.

— Noble damoiselle, dit d'un air radieux, le sire de Montaigne, je viens au nom de mon fils, et avec l'assentiment de votre illustre père, réclamer votre main !

Raoul s'était avancé vers la gracieuse jeune fille.

— Berthe, dit-il d'une voix émue, je mets à vos pieds mes hommages et mon cœur !

Comme nous l'avons dit, le dépit le faisait voler vers d'autres feux.

Berthe était radieuse. Elle répondit avec un sourire des plus aimables :

— Messires ! l'honneur d'une alliance avec votre famille ne peut être refusé. J'accepte l'époux que mon père me propose !

— Voilà qui est parfait, reprit le vieux gentilhomme ! Permettez-moi, puisque vous allez devenir ma fille, de déposer sur votre front un baiser. D'un homme à barbe grise, cela n'est pas compromettant, et c'est un privilège que tout beau-père aime à exercer !

Et il déposa un long baiser sur le front rayonnant de la châtelaine.

— Et quant à toi, jeune homme, reprit-il, contente-toi pour le moment de prendre la main de ta future... J'espère, mes enfants, célébrer joyeusement, ce soir, vos fiançailles.

Le cellier de mon ami, le seigneur de Laroche, s'en ressentira, car je compte pour ma part y faire un vide !... Maintenant je vous laisse.... Roucoulez, mes tourtereaux, à votre aise ! Adieu !

Raoul s'assit près de Berthe et lui débita tous les lieux communs qui forment le répertoire des amoureux. Il était d'autant plus en verve qu'il était aiguillonné par le dépit.

Pendant ce temps, la malheureuse Ida gisait inanimée sur le parquet de sa chambre !

X.

Combien de temps l'intéressante enfant resta-t-elle dans cet état ? Nous ne pouvons le dire. La gouvernante cherchait dans toutes les pièces du rez-de-chaussée sa fille. Ne la rencontrant nulle part, elle monta à l'étage, et trouva la malheureuse, étendue sans mouvement. Grand fut l'émoi de dame Marthe. Tout en appelant du secours, elle s'assura si le cœur de sa fille chérie battait encore. La bonne mère fut un peu rassurée, quand elle eut constaté qu'Ida était simplement évanouie. Elle chercha aussitôt à la ranimer.

Ida ouvrit les yeux, et voyant sa mère, la serra fiévreusement entre ses bras.

— Ô ma mère, dit-elle avec des larmes dans la voix, pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir ?...

— Chère enfant, qu'éprouves-tu ?... Es-tu malade ?... T'aurait-on occasionné quelque peine ?...

Et Marthe couvrait le front de l'enfant de tendres baisers. Ida ne répondit pas aux questions. Mais elle reprit :

— Mère ! J'ai la vie en horreur ! Je sens que mon temps est venu de quitter la terre !...

— Ida ! Pourquoi ce désespoir subit ?... Tu affliges ta vieille mère en parlant de la sorte !... Quelqu'un est-il venu ici ?... Que s'est-il passé ?... Réponds-moi donc ?...

Et Dame Marthe scrutait anxieusement les yeux de sa fille chérie. Celle-ci garda encore le silence sur les questions de sa mère. A la fin, Marthe reprit :

— Mon enfant, tu n'as pas encore recouvré tes sens ? Je te laisserai, un instant, à la garde d'une suivante et irai quérir le médecin de la ville ! En attendant, tu te reposeras sur un lit !

— Non, non, mère, pas de médecin !... Je ne veux pas me coucher !... Je suis bien dans ce fauteuil !... Il m'était survenu un malaise subit dont je ne puis m'expliquer la cause !

— Raison de plus pour que je mande le frater de Laroche !

— Oh ! je t'en prie, ma bonne mère, ne me quitte pas ! Ta présence me fera du bien ! Je crains de rester seule ! Je t'assure que le mal sera passager !...

Dame Marthe s'inclina devant la volonté de l'enfant. Toutefois, elle se réservait de recourir aux soins du médecin, si l'état s'aggravait. De suite, elle fit préparer un cordial pour la malade.

En ce moment, un léger bruit attira l'attention d'Ida vers la porte. Elle aperçut Berthe qui soulevait la tapisserie. La jeune châtelaine avait revêtu une robe de soie noire, à longue traîne, et qui était garnie de riches dentelles de Malines. Sans doute, la joie, qui débordait de son cœur, l'avait engagée à se parer.

Elle s'élança pour embrasser Ida ; mais recula, en voyant

la pâleur de son amie.

— Ida, ma chère sœur ! Que t'est-il survenu ?... Tu es indisposée, et personne ne m'en avertit. Oh ! Dame Marthe, ce n'est pas bien ! Vous auriez dû me prévenir !

Et en disant ces mots, la châtelaine s'était avancée et déposait un baiser sur la joue décolorée de son amie.

— Berthe, je ne souffre plus ! Dans quelques heures, il n'y paraîtra plus rien !... j'ai ressenti un malaise dont j'ignore la cause !... Je me suis évanouie !...

L'enfant avait murmuré ces mots avec amertume. Dame Marthe conta à Berthe comment elle avait trouvé Ida inanimée sur le parquet. Elle ajouta que son enfant avait refusé l'assistance d'un médecin et réclamait seulement un peu de repos.

— Ida, reprit Berthe, j'accourais t'annoncer une nouvelle, qui te comblera, j'en suis convaincue, de joie !

Hélas ! l'enfant allait encore subir une nouvelle torture. Elle ouvrit démesurément les yeux et attendit les confidences de Berthe.

— Tu ne dois pas ignorer que depuis longtemps j'aime Raoul... En tout cas, tu as dû t'en apercevoir. Eh bien ! Le sire de Montaigle a demandé ma main pour son fils... Maintenance suis la fiancée de Raoul !

Un tressaillement nerveux agita Ida. Elle laissa tomber la tête sans répondre.

— Mais, chère Ida, tu te tais ! Serais-tu jalouse ? Non, c'est impossible ! Je connais ton bon cœur ! Allons ! Embrasse-moi !... Tôt ou tard, enfant, l'hymen viendra aussi t'enchaîner sous ses lois ! Alors, tu éprouveras comme moi le charme d'être aimée !

Ida se souleva péniblement de son siège et se laissa tomber dans les bras de son amie. D'après les recommandations du sire de Laroche, Berthe devait ignorer la passion antérieure de Raoul, et Ida obéissait à l'ordre donné. Mais il était temps que la contrainte eût une fin. Néanmoins, la pauvre enfant s'arma de courage et dit d'une voix presque éteinte :

— Berthe ! Je te souhaite la plus grande somme de félicités qu'on puisse désirer sur la terre ! Que Dieu bénisse ton union !... Et puisque nous allons nous séparer, laisse-moi, ma bien-aimée, te remercier de toutes les attentions dont tu m'as comblée !... Au lieu de me traiter en étrangère dans ta famille, tu m'as élevée au rang d'une sœur !...

Ida avait trouvé un expédient pour donner le change sur son embarras et pour livrer cours aux larmes qui mouillaient ses paupières.

— Nous séparer, chère Ida, jamais ! Tu seras toujours ma compagne bien-aimée. Nous habiterons le même château !

Et en disant ces mots, Berthe avait attiré l'enfant sur ses genoux. Elle la serrait affectueusement dans ses bras.

— Allons, dame Marthe, unissons nos efforts pour faire sourire notre petite malade ! Ah ! j'ai trouvé un moyen : il faut la prendre par les sentiments de coquetterie !... Chère Ida ! Tu te feras belle, le jour de mes noces. Je te vois revêtue d'une robe de riche mousseline, avec un collier de perles fines. Un voile de fils d'or et de soie pendra à ta magnifique chevelure. Tu seras ma damoiselle d'honneur ! C'est toi qui conduiras mon fiancé à l'autel !

Ida appuyait la tête sur l'épaule de son amie, et continuait à pleurer silencieusement.

— Je m'aperçois, ma chère Ida, que c'est peine inutile de chercher à ramener le rire sur tes charmantes lèvres. Je suis même cruelle de t'entretenir de mes rêves, lorsque tu as besoin de repos. Je vais te déposer sur le fauteuil et je te veillerai avec ta mère. Je ne te quitterai point jusqu'à ce que tu sois revenue à meilleure santé.

— Je te remercie, Berthe, de tes bons sentiments !... Laisse-moi seule avec ma mère !... Ta présence est nécessaire près de tes hôtes !... Je m'en voudrais de te retenir !...

— Puisque tu me congédies, je partirai ! Mais je compte te voir ce soir dans la salle des chevaliers. N'oublie pas qu'on célèbre mes fiançailles. Repose-toi jusqu'à ce moment. Dame Marthe, vous répondez du rétablissement de ma chère sœur ! J'espère que vos bons soins la mettront en état de paraître au festin de ce jour !

Berthe porta délicatement l'enfant jusqu'au fauteuil. Elle lui donna un dernier baiser et disparut sous la tapisserie de la porte.

XI.

Ida resta plongée pendant une heure dans une atonie qui ressemblait au repos. Dame Marthe respecta ce silence, dans l'espoir qu'un peu de calme améliorerait l'état de la malade. Les apparences semblaient confirmer les prévisions de la gouvernante. En effet, les joues d'Ida reprenaient insensiblement leur couleur, et ses yeux paraissaient revenir à la lumière. Heureuse de cette transformation, Marthe bannissait déjà toute inquiétude.

Mais la transition était trompeuse. Le front de l'enfant devenait brûlant ; et son regard, hagard. Ses mouvements n'avaient plus rien de naturel : ils étaient inconscients, saccadés et convulsifs.

Une révolution s'opérait. Hélas ! c'était la fièvre qui envahissait le cerveau de la malheureuse Ida, et dame Marthe n'en discernait pas les symptômes. Toujours persuadée que l'enfant recouvrait ses forces, elle l'encourageait à prendre le cordial qu'elle lui avait fait préparer. Il aurait fallu au contraire un remède énergique pour éteindre le feu dévorant qui s'infiltrait dans la tête de la malade.

Jusqu'à ce moment, Ida avait conservé quelque apparence de raison. Elle était sortie de son mutisme et disait :

— Mère, ma bonne mère ! Pourquoi, dans ce monde, le Dieu que nous adorons ne réserve-t-il pas à ses créatures la même part de bonheur ? Pourquoi sa bonté accorde-t-elle tous les avantages à ceux qui sont déjà dotés des privilèges de la naissance et de la fortune ?...

— Ida, mon enfant ! Tes questions m'étonnent !... Je me demande pourquoi tu te livres à de pareilles réflexions... Ne blasphème pas contre la Providence, mon enfant ! Dieu aime, sans préférence aucune, les êtres qu'il a créés. Que dis-je ? Dans sa doctrine, il a manifesté une plus grande somme d'amour pour ceux qui sont humbles, ou qui souffrent. N'est-il pas écrit dans sa sainte loi : *Quiconque s'abaisse, sera élevé ! Le maître n'est pas plus grand que le serviteur ! Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Bienheureux ceux qui sont affamés ou altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux !* Ma fille, aurais-tu oublié les préceptes de notre divine religion ?

— Oh ! si Dieu nous eût donné la noblesse et l'opulence, notre bonheur eut été assuré !...

— Ma fille, le divin créateur ne nous a pas abandonnées dans l'infortune. Il nous a procuré asile et protection en ce château. N'y es-tu pas entourée de soins et d'affection ? Berthe ne te considère-t-elle pas comme une sœur ?

— Ô ma mère, ne prononce plus ce nom devant moi !...

— Mon enfant, je cherche à deviner le sens de tes observations. Je n'y parviens pas. Serait-ce l'envie qui te ferait parler de la sorte ? Oh ! ce serait mal, Ida ! Tu devrais plutôt te réjouir du sort heureux de Berthe... Tantôt, tu la complimentais...

— Mère, il faut que nous quittions ce manoir !...

— Et pourquoi ? Où voudrais-tu aller ? Penses-tu qu'à mon âge, on trouve si facilement un emploi de gouvernante. N'expose pas, je t'en prie, ta vieille mère à une vie d'aventures. Au surplus, Berthe a promis de nous conserver chez elle !

— Mère, je le sais, je suis égoïste !... Mais je ne pourrai me faire à la nouvelle existence qui s'ouvre devant moi !...

— Ida, Ida, tu n'es pas raisonnable !... Je ne veux plus que tu parles !... Ton imagination est malade : elle a besoin de repos !...

Ida obéit à la volonté de sa mère et garda le silence.

XII.

Le jour était à son déclin. De sombres nuages s'amoncelaient à l'horizon et on entendait le tonnerre gronder au lointain. La nature se recueillait : les oiseaux regagnaient leurs nids ; et le bétail, qui paissait dans les prairies, attendait avec impatience le pâtre pour rentrer au logis. Tout en un mot faisait prévoir un violent orage.

Pendant ce temps, les serviteurs du château étaient occupés aux préparatifs du festin de fiançailles. Le sommelier descendait au cellier et en rapportait avec précaution des flacons tout poudreux. Le maître-queux attisait le feu de bûches de la cuisine et surveillait avec amour la cuisson des mets auxquels il consacrait tout son art. Enfin, les autres valets dressaient la table et rangeaient symétriquement les fauteuils.

Bientôt on annonça que le festin allait commencer. Aussitôt on vit apparaître les convives : Raoul, Berthe, le sire de Montaigle, le seigneur de Laroche et l'aumônier du château. Restaient deux fauteuils inoccupés : ceux d'Ida et de dame Marthe. Mais cette dernière fit prier le châtelain d'agréer ses excuses, ainsi que celles d'Ida. L'indisposition de l'enfant était le motif de leur absence commune.

Bien qu'on eût enlevé les couverts de ces dames, l'aspect des deux places vides avait jeté un froid parmi les convives. Berthe était inquiète sur la santé de sa chère sœur. Malgré la félicité qu'elle éprouvait, elle était obsédée d'un pressentiment de mauvais augure. Le sire de Laroche se demandait s'il n'avait pas exigé un sacrifice au-dessus des forces de l'enfant. Quant à Raoul il s'enorgueillissait de l'absence d'Ida. Nul doute, disait-il dans sa fatuité, qu'elle se repentait de ses agissements et qu'elle jalousait le sort de sa rivale. Ainsi s'expliquait, selon son raisonnement intérieur, l'indisposition d'Ida.

En vain, le sire de Montaigle essayait de dérider les fronts soucieux. Il n'y parvenait pas. Au surplus, tout contribuait

à alourdir les esprits. Une atmosphère étouffante régnait dans la salle et on sentait qu'une violente tempête allait éclater.

Bientôt, les éléments se déchaînèrent. Un vent impétueux s'engouffra par les fenêtres et faillit éteindre les lumières. Un éclair, suivi d'un long roulement de tonnerre, sillonna la nue, et la pluie commença à tomber par torrents.

— Bien fol est celui qui voyage maintenant, dit le sire de Montaigle en élevant son hanap à la hauteur de l'œil !

— Oh ! reprit Berthe, je plains plutôt les malheureux que la tempête assaillira en route ! Puisse Dieu les protéger !... Ne vous associez-vous pas à ce vœu, Raoul ?

Le jeune écuyer répondit :

— Bonne Berthe, quel est l'homme qui n'applaudirait pas à vos nobles sentiments ?...

— Mon ami, reprit le sire de Montaigle, en s'adressant au seigneur de Laroche, ne nous préoccupons pas de ce qui se passe au dehors. N'oublions pas que nous fêtons aujourd'hui les fiançailles de nos enfants. Buvons à leur bonheur ! Que la Providence les prenne sous sa sainte garde !

Les convives étaient debout et s'apprétaient à vider leurs coupes. Tout à coup, un domestique entra précipitamment, et s'écria :

— Messire, damoiselle Ida est disparue ! Elle s'est enfuie de sa chambre ! Elle est descendue à l'aide d'une échelle de corde ! Sa mère est dans une désolation qu'on ne peut dépeindre !...

Les convives étaient restés atterrés.

— Sortir par un pareil temps, dit le sire de Laroche !... Mais c'est un accès de folie !...

— En effet, Messire, répondit le domestique, damoiselle Ida avait le délire !

— Que tous les varlets et les hommes d'armes se mettent de suite en campagne ! Il faut qu'on retrouve cette enfant et qu'on la ramène à l'instant ! Je promets une bonne récompense à celui qui sauvera la malheureuse !

Ainsi avait parlé le châtelain de Laroche. Berthe ajouta :

— Et vous, mon cher Raoul, laisserez-vous ma sœur chérie en danger de mort ? Oh ! je vous en prie, épargnez-moi une angoisse pareille ! Courez vite, mon ami ! Sauvez Ida !

Raoul ne savait que penser. Que s'était-il donc passé ? Ida jouissait-elle de sa présence d'esprit lorsqu'elle avait rompu si brusquement avec lui ? La fièvre ne couvait-elle pas déjà en son cerveau ?... Telles étaient les questions que Raoul se posait. Mais il ne s'y arrêta pas, car Berthe ne lui laissait pas le temps de réfléchir.

Au demeurant, l'écuyer était heureux d'entendre Berthe le convier à secourir la malheureuse. Il parviendrait de la sorte à découvrir la vérité. Sans même songer à quitter son riche vêtement de fiançailles, il jeta un long manteau sur ses épaules et sortit précipitamment de la salle.

Déjà, les hommes d'armes allumaient des torches pour aller à la recherche de la jeune fille.

Nous avons laissé Ida en proie à un commencement de délire.

Par moment, elle se reprochait d'avoir si légèrement sacrifié ses espérances et son bonheur. Peut-être, en résistant aux injonctions et aux prières du sire de Laroche, eût-elle maintenu sous ses lois le cœur de Raoul ! A la vérité, le sire de Montaigle se fût opposé à l'union des jeunes gens ; mais à la fin, il leur eut pardonné d'avoir agi contre ses volontés !

Amère dérision ! L'image d'une félicité sans bornes venait alors miroiter devant les yeux de l'enfant. C'était un véritable supplice de Tantale... Puis, le tableau de la célébration du mariage de Berthe et de Raoul remplaçait le rêve enchanteur !

Les déceptions d'Ida étaient de nature à altérer profondément ses facultés. Elle poussa des cris inconscients et se mit à arpenter à grands pas la chambre.

Dame Marthe comprit alors que sa fille était gravement malade. Nul doute qu'une fièvre chaude s'emparait d'elle.

Aussitôt, Marthe descendit pour faire mander le frater de la ville. C'est en ce moment que l'orage se déchaîna avec le plus de violence.

Ida était donc restée seule. Sans savoir ce qu'elle faisait, elle se revêtit d'une robe blanche, déroula l'échelle de corde, l'attacha à la fenêtre, et entreprit une descente que la tempête rendait cette fois périlleuse.

Le vent mugissait d'une manière effrayante, la foudre grondait, et des torrents de pluie inondaient la terre.

A peine Ida eut-elle posé le pied sur le premier échelon, que ses cheveux se dénouèrent et que la robe colla sur son corps délicat.

N'importe ! L'enfant allait où l'appelaient ses souvenirs. Elle s'imaginait qu'elle retrouverait son fiancé dans la clairière de la forêt. Peu s'en fallut qu'elle perdît l'équilibre et tombât sur le sol.

Quand elle fut descendue à terre, elle se dirigea vers le bois. Ses mouvements étaient embarrassés, car sa robe détrempée par la pluie paralysait l'action des jambes. Ses dents claquaient et un froid glacial parcourait ses membres.

Dame Marthe s'était empressée de remonter à la chambre de son enfant. En entrant, elle fut épouvantée de ne plus revoir Ida. La fenêtre était ouverte, mais Marthe n'avait pas aperçu l'échelle de corde. Croyant que l'enfant s'était couchée, elle s'approcha du lit. Hélas ! il était vide. Aussitôt, Marthe revint à la croisée, et alors, elle constata la présence de l'échelle. Plus de doute, la malheureuse s'était enfuie par la fenêtre.

Marthe appela à l'instant des suivantes et l'éveil fut donné. La gouvernante voulait courir à la recherche de sa fille ; mais on la retint de force, en lui promettant de mettre sur pied tous les gens du château.

Marthe ne consentit à rester au manoir que quand elle sut que les serviteurs se disposaient à battre les alentours... On voyait, à travers les vitraux du castel, des lumières circuler, et on entendait donner des ordres pour étendre le cercle des investigations... L'élan était unanime parmi les hommes d'armes et les domestiques ; car tous adoraient Ida. Et elle méritait cet intérêt, car elle s'était toujours montrée affectueuse envers tous.

Filles de Jérusalem ! je vous en conjure, si vous noyez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour !

TRADUCTION DU CANTIQUE DES CANTIQUES
(SALOMON).

Ida pressait le pas pour arriver à la clairière. Elle disait dans son délire :

— Entends-tu, mon bien-aimé, les accords mélodieux qui célèbrent nos fiançailles ? Vois comme la nature se pare des plus riantes couleurs ! C'est quand l'âme est plongée dans la félicité, qu'on admire le mieux les œuvres du créateur !... Viens, mon ami, nous danserons dans la plaine avec les vassaux. Ils ont appris avec des transports de joie que tu m'avais choisie pour épouse !... Allons, la main dans la main, prendre part à leurs jeux !...

La tempête redoublait de fureur. Les rafales se succédaient sans interruption, et de véritables torrents descendaient avec impétuosité des montagnes. Ida ne voyait pas l'orage. L'eau dégouttait de sa robe blanche et ses chaussures étaient complètement détrempées.

— Pourquoi, disait-elle, tremblé-je ainsi ? Serait-ce l'extase qui m'enivre ? Jamais, mon ami, je n'ai été si heureuse ! Jusqu'à présent, je n'avais connu que les chagrins ! Jouissons du bonheur qui nous échoit ! Les moments de félicité sont si rares dans la vie !...

Ida était parvenue à la clairière. Elle se reposa pendant une minute sur un tronc d'arbre, puis, recommença sa course vagabonde. Elle descendit de la montagne, suivit un sentier que cent fois elle avait parcouru, et se dirigea vers la rivière. En ce moment, on entendait dans le lointain le cri : Ida ! mais la malheureuse n'était plus à même de comprendre cet appel.

Ida s'exposait à un danger imminent, car l'Ourthe commençait à déborder. Mais l'enfant était privée de discernement. Elle ne voyait pas même la lumière des torches qui circulaient aux alentours. Elle disait :

— Mon bien-aimé m'aura vainement attendue dans la forêt !... Il sait que le séjour au château m'est devenu odieux. Aussi a-t-il tout préparé pour notre fuite. Là-bas, au-delà de la rivière, m'a-t-il dit, nous trouverons la paix de l'âme et le bonheur !... Ici, ce serait la mort !...

Ida cherchait le long de la rive un bac pour atteindre l'autre bord. Mais en eût-elle trouvé, le *naiveur* eut refusé de tenter le passage, tellement le courant charriait des débris de toute espèce.

Tout à coup, elle aperçut les hommes d'armes qui accouraient en l'appelant. Eperdue et affolée, elle s'imagina qu'on voulait l'empêcher de rejoindre Raoul et qu'on la ramènerait prisonnière au manoir.

Aussitôt, elle prit la fuite en suivant la berge. En ce moment, un éclair illumina le ciel et la dessina distinctement aux poursuivants. Raoul était à leur tête.

— Raoul ! s'écria-t-elle, je vais te retrouver !... Tu l'as dit : là-bas, c'est la vie !...

Et elle s'élança dans la rivière.

Le corps tomba en produisant un bruit sourd, et fit jaillir l'écume à la surface de l'eau !

Raoul arrivait au moment où l'enfant se précipitait dans l'Ourthe. Sans hésiter, sans même se dépouiller de son man-

teau, il sauta de la berge dans la rivière. Le courant était devenu très rapide. Aussi fallait-il à Raoul des efforts énergiques pour résister aux flots qui l'entraînaient. Il avait de plus à lutter contre les plis du manteau qui paralysaient ses mouvements. Néanmoins, il s'arma de courage et plongea à plusieurs reprises pour retrouver la malheureuse. Les torches des serviteurs éclairaient la scène.

Ce fut une minute d'angoisse. Raoul suppliait intérieurement la Providence de l'aider dans ses recherches et de sauver la malheureuse. Peu lui importait le danger auquel il s'exposait. Il n'avait à cœur que de ramener l'enfant à la vie.

Tout à coup, il aperçut comme un fantôme blanc qui revenait à la surface. A l'instant, il nagea de ce côté, souleva d'un bras le corps glacé d'Ida et essaya de regagner la rive.

Les valets tendaient déjà les mains pour saisir le précieux fardeau. Ida serait-elle encore vivante ?... Hélas ! son corps si frêle ressemblait à une tige que l'ouragan a brisée.

Le retour au bord était hérissé de difficultés. A chaque instant, d'énormes pieux entraînés par le courant menaçaient l'écuyer. Il fallait les éviter avec adresse. Enfin, le courageux Raoul parvint à la rive. Il était temps, car le bras qui supportait Ida, mourait de fatigue. Il confia son fardeau aux serviteurs et songea ensuite à gravir la berge.

Les valets venaient de constater avec bonheur que le cœur d'Ida battait encore.

Raoul se cramponna à la branche d'un saule et s'en fit un appui pour essayer de sortir de l'eau. Malheureusement, la pluie avait détrempé les terres qui retenaient les racines. L'arbre fléchit tout à coup et tomba dans l'eau avec son poids. Raoul revint à la surface. Au moment où il se disposait à saisir une des mains qui se tendaient vers lui, une pièce de bois, charriée par la rivière, vint le frapper en pleine poitrine et le fit retomber. En vain, deux serviteurs se jetèrent à l'eau pour le sauver : Raoul ne reparut plus. Il avait payé de la vie son acte de dévouement.

XV.

Quelques années après les faits dont j'ai entrepris le récit, vivait dans le village de Cielle, près de Laroche, une jeune fille dont la beauté avait dû être ravissante. Elle habitait une pauvre mesure en torchis. On la disait folle ; et, en effet, son genre de vie accusait un dérangement des facultés mentales.

Malgré son indigence, qu'on disait volontaire, elle affectait un certain goût pour l'élégance. Elle aimait à se parer d'atours qui probablement remontaient à plusieurs années, et à orner sa chevelure de bouquets cueillis dans les bois.

Tout le monde l'aimait, et cette sympathie était méritée : car, elle était douce et inoffensive. Loin de rudoyer les enfants que ses manies étonnaient, elle les recherchait pour partager leurs jeux, ou courir avec eux dans la forêt. Il lui suffisait de se présenter à la porte d'une chaumière pour être immédiatement accueillie. On devinait le mobile de sa visite. C'était l'aiguillon de la faim qui poursuivait la pauvre insensée. De suite, on lui faisait place à table, et on la servait comme si elle eût été l'enfant de la maison.

Charité sublime, qui donne sans affectation et comme en acquit d'un devoir ! On ne vous retrouve plus que dans les modestes hameaux !

Les bons villageois avaient pris la malheureuse sous leur protection. On savait qu'elle avait vécu auparavant dans l'opulence, et qu'elle eut pu jouir encore d'une certaine aisance. Mais puisque l'enfant préférait manger le pain noir du pauvre, pourquoi la contrarier ?

Sa sensibilité était extrême, même malade. Quand elle s'était amusée à cueillir ses fleurs de prédilection : les marguerites et les bluets, il lui arrivait des accès de tristesse navrante. Elle s'asseyait alors sur l'herbe et s'apitoyait sur le sort des fleurs qu'elle avait détachées de leurs tiges. Elle s'accusait de les vouer à la mort, et pleurait à faire fendre le cœur.

Quand un orage menaçait le village, l'enfant était sujette à une surexcitation nerveuse. Alors, les voisins accouraient pour veiller sur leur pauvre folle. Au premier coup de tonnerre, la malheureuse se revêtait d'une vieille robe blanche et voulait aller à la rivière. Ni la pluie, ni le vent, ni la foudre ne l'eussent fait reculer. Elle disait que son fiancé l'appelait au fond de l'eau. Les habitants de Cielle avaient beaucoup de peine à la retenir, pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Cette pauvre folle était Ida.

XVI.

CONCLUSION

Il nous reste à satisfaire la curiosité du lecteur sur le sort des personnages de mon récit.

Le sire de Laroche reposait depuis trois ans dans le caveau de ses ancêtres. Malgré le terrible malheur qui avait ruiné ses espérances, et quoiqu'Ida eût perdu la raison, le châtelain avait montré une grande bienveillance pour les deux Anversoises. Il avait voulu les conserver en son château. Mais à peine Ida eut-elle repris ses forces, qu'elle manifesta l'intention formelle de quitter le manoir. Elle voulait, disait-elle, vivre dans une chaumière, comme la dernière des misérables.

En vain, le châtelain et dame Marthe avaient essayé de combattre une si étrange détermination, ils n'avaient pu faire changer Ida de volonté. Il fallut se prêter aux caprices de la folle : autrement, elle se fut privée de nourriture.

Darne Marthe avait dû suivre la malheureuse Ida. Pendant un an, elle s'efforça d'adoucir son sort. Elle la comblait de soins et de prévenances. Le sire de Laroche lui venait en aide, et lui remettait secrètement quelque argent.

Dame Marthe avait appris par les divagations de l'enfant combien grande avait été sa passion pour l'écuyer. Elle espérait, en lui parlant du jeune homme, et en la berçant d'illusions, la ramener insensiblement à la raison. Mais c'était peine perdue ; la maladie d'Ida était sans guérison !

La santé de Marthe s'était profondément altérée par contre-coup du malheur de sa fille. Elle ne vécut qu'un an à Cielle, et s'éteignit en recommandant sa chère enfant à la bienveillance des villageois.

Le seigneur de Laroche voulut, comme précédemment, faire parvenir des secours pécuniaires à l'enfant. Mais Ida refusa obstinément de les recevoir, disant qu'elle ne pouvait accepter *le prix du sacrifice*.

Pendant deux ans, Berthe fut inconsolable de la mort de Raoul. Mais on l'a dit : le temps finit toujours par effacer le souvenir des plus cruelles douleurs. Elle rencontra un jeune

seigneur du voisinage, qui prit à cœur de lui faire oublier l'absent. Dans le principe, Berthe semblait indifférente aux hommages du nouveau soupirant : mais, peu à peu elle s'intéressa à lui et finit par l'épouser.

Dieu eut enfin pitié de la pauvre Ida. Il l'enleva de ce monde, huit ans après la mort de Raoul. Le jour de sa mort, la malheureuse folle revêtit pour la dernière fois sa robe blanche. Elle demanda aux jeunes filles du village de lui apporter des fleurs pour tresser une couronne. Alors, étendue sur son grabat et parée pour le moment suprême, elle attendit la mort.

Le jour de son trépas fut un jour de deuil pour le village. Chaque famille pleurait Ida comme l'enfant de la chaumière. Toute la population en larmes accompagna la pauvre folle jusqu'à sa dernière demeure.

On planta quelques rosiers et on plaça une croix de bois sur sa tombe. La croix portait cette simple inscription : *Ida de Cielle*.

Pendant longtemps, le souvenir de la malheureuse resta ineffaçable parmi les habitants du village. Mais une autre

génération survint ! Les rosiers n'avaient pas été remplacés et la croix était tombée de vétusté,

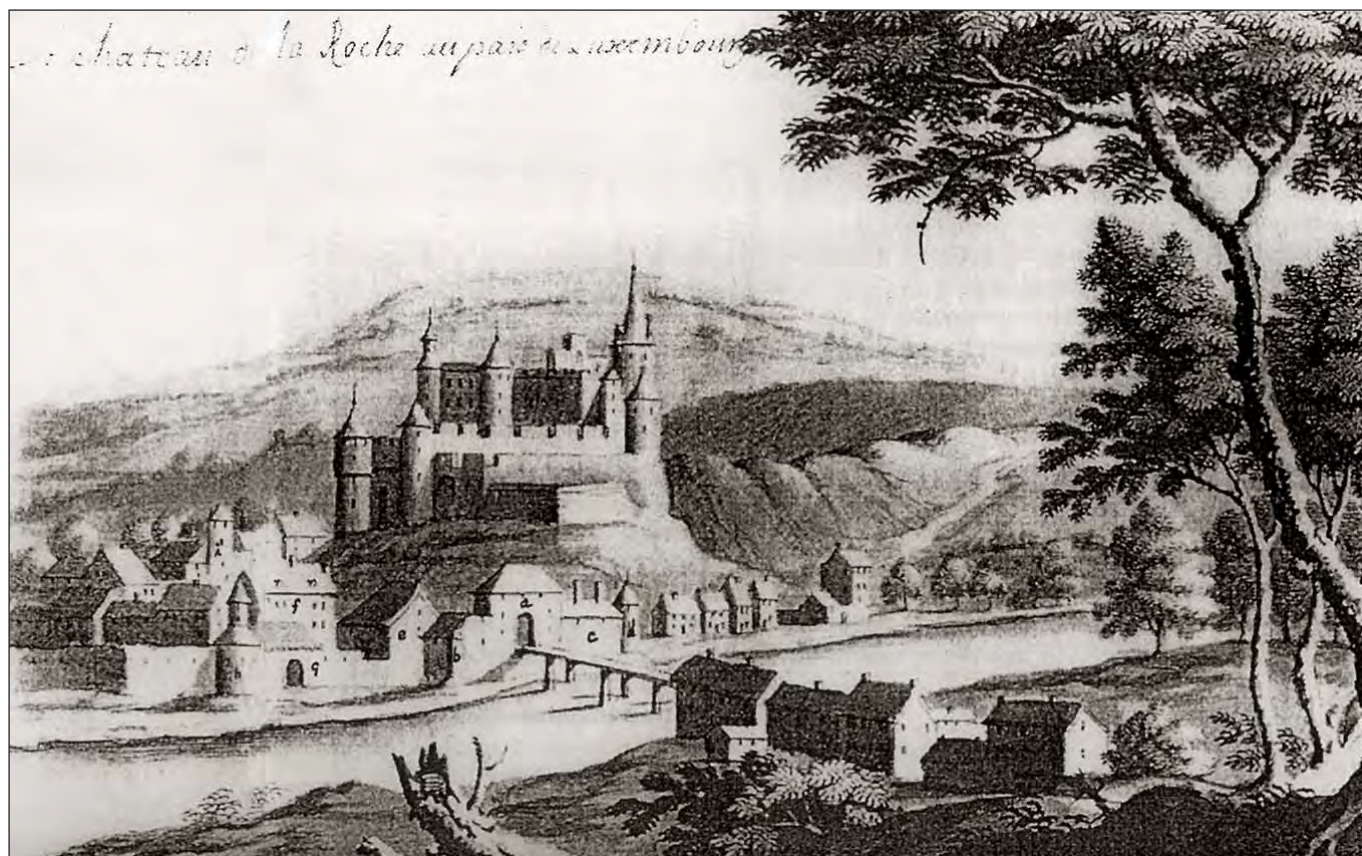
A la fin, la légende de la pauvre Ida eut été perdue, si je n'eusse recueilli le dernier écho de sa tradition.

C'est grâce au récit d'un bon villageois, que ma plume a pu retracer la vie douloureuse d'Ida de Cielle !

(1) La pêche au saumon se pratique à Laroche, d'une manière particulière. Le pêcheur, armé comme Neptune d'un trident, attend le poisson au clair de la lune et le harponne avec une adresse que nous avons admirée.

(2) Le château de Laroche offre encore aujourd'hui des ruines imposantes. Elles sont peut-être les plus complètes de notre pays. A l'entrée, on voit deux énormes tours, de forme ronde, qui ne sont point du même style que l'édifice, et qu'on dit avoir été construites par Vauban. Les autres sont carrées, et semblent remonter au XI^e ou au XII^e siècle. Le château est bâti en pierres schisteuses : il contient de vastes salles, des corridors, des souterrains, une citerne et un puits très profond.

(Texte extrait du livre intitulé « *Johanne de Huy et Ida de Cielle* » par **Jules FRÉSON** - Huy, Imp. L. Degrâce, rue l'Applée, 5 – 1885.)



Lavis représentant La Roche-en-Ardenne par Mathieu-Antoine Xbrouet - 1725.

